

Péter Zilahy - Le Dernier Hublotgirafe (fragments d'enfance)

Le hublotgirafe était un livre d'images dans lequel nous avons appris à lire lorsque nous ne savions pas encore lire. Moi, je savais déjà lire, mais j'ai dû apprendre quand même, sinon à quoi ça sert l'école. Le hublotgirafe nous présentait le monde clairement et par ordre alphabétique. Chaque chose y avait sa place et son sens, propre et figuré, on y apprenait que le soleil se lève à l'est, que notre cœur se trouve sur le côté gauche, que la révolution d'octobre s'est déroulée en novembre, et que la fenêtre laisse passer la lumière — même si elle est fermée. Le hublotgirafe foisonnait de dragons à sept têtes, de fées, de diables et de princes... tout en niant leur existence. Je me rappelle quatre différentes sortes de dragons et trois princes. Le hublotgirafe nous apprenait à épeler ce qui est écrit entre les lignes. C'était une évidence que personne ne songeait même à contester. Le hublotgirafe était le hublotgirafe. Le hublotgirafe est mon enfance, le vestiaire, la leçon de gym, la pleine croissance, l'époque d'avant une époque plus belle, la dictature de velours, mes devoirs, mon innocence, mes générations. Le hublotgirafe est un livre dont je suis l'un des personnages. Quelqu'un m'a demandé vingt ans plus tard, et ce n'est qu'à ce moment-là que je m'en suis rendu compte que son titre réunit les premier et dernier mots traités, l'alpha et l'oméga, le hublot et la girafe.¹ Oui. Le hublot est le commencement, le hublot par lequel passe la lumière, tandis que la girafe représente l'infini fini, le surréalisme, girafes en flammes, nous ne mourrons jamais! C'est un lexique qui contient ce qui y a été omis.

Paris possède aussi un hublotgirafe, je l'ai découvert sur une carte postale, il se nomme *tour Eiffel*. C'est Zsófi Brünner qui me l'a envoyé, Zsófi qui a émigré clandestinement en France avec ses parents et qui apprend maintenant à lire dans un syllabaire français. La *tour Eiffel* a un long cou, quatre pattes, et un nombre incalculable de fenêtres. Elle tient donc du hublot et de la girafe, et son nom sonne bien, à la fois exhortation et promesse, et dépasse la rhétorique de crèche de *l'avousdiraijemaman*, il représente un bond en avant, il fait miroiter la perspective d'échapper définitivement à la perspective de grenouille - dégradée en question purement technique par l'ascenseur rapide qui monte et descend en son milieu. Zsófi de son côté avait tout d'une *tour Eiffel*, les fenêtres et l'ascenseur en moins. L'ascenseur, il était plutôt dans ma gorge quand elle s'approcha de mon banc avec ses jambes en tuyau de pipe et me permit de renifler sa gomme parfumée. Bouleversé, j'ai passé la nuit à épeler, les lettres m'arrivaient dessus comme les catadioptres de la route. Zsófi a émigré le lendemain. Le prof principal nous a dit qu'ils sont partis en voyage de façon imprévue. Il aurait pu dire que leur départ était tragiquement soudain, comme celui des secrétaires généraux. La gomme parfumée a laissé une trace indélébile dans mon âme. Ce n'est que bien plus tard que nous avons appris qu'ils ne sont pas partis en vacances, lorsqu'elle nous a envoyé la *tour Eiffel* qui ressemblait au hublotgirafe, mais qui possédait au moins un sens, du moins pour ceux qui savent lire entre les lignes. C'est un bon mot, tout comme frigidaire.

La première chose dont je me souviens: c'est l'heure de la sieste à la maternelle, et je me déplace à quatre pattes. Les rideaux sont tirés dans la salle, et un rayon de lune éclaire les couvertures des petits lits. Ça ne peut pas être la lune, la maternelle étant fermée la nuit. Je me déplace à quatre pattes sous les lits, j'ai peur de me réveiller si les autres se réveillent. Je suis seul, un enfant presque fictif, je cherche mon appui sur le parquet grinçant, des miettes s'enfoncent dans la peau de mes genoux. Je suis petit, personne ne me voit, il me semble que ça fait des heures que je rampe dans la salle aux dimensions immenses. Je contourne les mains et les pieds qui pendent, jetés hors des lits, parmi les draps blancs. Petits anges comateux. Des nuages moutonnent, bien rangés, paradis pédophile, petits doigts à la chair tendre, fossettes, mèches qui tire-bouchonnent. Ouf! Collision frontale avec un autre amateur de déplacements clandestins, un drap me cache sa tête. Je sens son souffle dans mon cou, il est brûlant. Les maîtresses arrivent, habillées tout en blanc, chaussettes blanches et pantoufles blanches,

on se fait tout petits sous le lit, une petite main attrape la mienne, sa paume est en sueur. Oh, là, là.

Mon école, un bâtiment historique du Sas-hegy², remplit originellement la fonction de cloître avant d'avoir été reconverti en institution pédagogique. Durant l'invasion allemande, le quartier général se trouvait dans la grande salle, c'est là que fut conduit, à son arrestation, le commandant militaire de la ville de Budapest. Cette même grande salle nous servait de halle de gym, nous tournions en rond au pas de course au sein de murs historiques, leçon de civisme en faisant la chandelle. Les hongrois sont arrivés sur la grand-route des nations, nous dit un jour Moustache-de-Carpe, ça sonnait bien. Ils faisaient du stop dans la steppe avec un os à moëlle sur lequel on pouvait lire, gravé en caractères runiques: Hongrie, mais personne ne sait lire l'inscription. Saut de mouton sur la caisse suédoise et soleil à l'arrivée. D'après le prof, il y a une plaine qui s'étend de l'océan Pacifique à l'Alföld³, plus ou moins entre l'Amour et le Danube. Les hongrois sont à une extrémité, et le Goulag à l'autre, alors il vaudrait mieux bien se tenir. Il nous giflait en stéréo pour éviter qu'on perde l'équilibre - c'était ce qu'il appelait le juste milieu. Je préfère grimper à la perche, ou faire deux tours de salle au pas de course, fini les coups de main, disait-il d'un ton lourd de menaces, son seul but était de faire de moi *un honnête citoyen hongrois*. Je me rendais bien compte que quelque chose clochait, car bien qu'on nous dise que notre langue est la plus grande trésor qui nous soit restée, on voulait cependant obtenir de moi que je la ferme, le civisme était instillé à grand renfort d'anatomie, le patriotisme enseigné sous camouflage grammatical, et la solidarité, modelée durant les cours de dessin. Les hongrois, donc, sont arrivés il y a mille ans, arrivent toujours, et arriveront tant et plus jusqu'à la fin des temps. Personne ne sait d'où ils viennent, ni où ils vont. Ceux qui le savent se trompent. Ou ne sont pas hongrois. Ou pas honnêtes. Le Magyar est entouré de mystère, il s'y perd d'ailleurs parfois. Un hongrois, c'est pas très voyant, ça ressemble à n'importe qui, ça s'adapte facilement dans n'importe quel environnement excepté la Hongrie, où la langue commune l'empêche de se fondre dans la masse. Le hongrois est un peu serbo-croate sur les bords. Un peu apatride. Il arrive sur la grand-route des nations, mène d'immenses troupeaux de bétail, et fait sans arrêt la guerre. Et d'énormes baffes arrivent dans son sillage. Pas d'histoires. Mon image de la Hongrie en vint à unifier les traditions du Far-Ouest et du Far-Est au cours de mon étude approfondie des œuvres de Karl May d'une part et du tableau panoramique Feszty⁴ de l'autre. Les hongrois vivaient comme les cow-boys et faisaient la guerre comme les indiens. Ils collectionnaient les œuvres d'art bien avant les héros des Grandes Découvertes. Cortez et Pissarro furent les successeurs de Lehel et Bulcsú. Les indiens hongrois ont attaqué le moyen-âge à mi-chemin, comme une espèce de diligence postale, ils l'ont encerclé en hululant et ont abattu à coup de flèche tous ceux qui ont osé pointer le nez à la fenêtre. Ils ont aussi attaqué les Vikings et les Maures, ils ont dévalisé les couvents, ont cassé la gueule à l'Europe, mais c'est pas quelque chose dont on puisse se vanter. C'est d'ailleurs pas pour ça que je le dis. Ensuite ils sont allés voir l'océan Atlantique et se sont rendu compte que les pâturages se terminent là-bas, qu'on ne peut pas faire le tour de la terre en hululant: l'océan s'est mis en travers de leur route. Il ne leur est resté rien d'autre que de monter dans la diligence, histoire de grimper par-dessus la roue. Il fut un temps où le bassin carpatique était aussi une mer, on aurait pu être un peuple de navigateurs si on s'y était pris à temps. On aurait eu une mer à nous, qui n'aurait été ni historique, ni imbibée de sang, ni maison louée pour un week-end.

Le pionnier c'est moi! Courageux et hardi. De quoi aurais-je peur? Mes vingt-cinq kilos sont l'incarnation même de l'utopie. Je développe sans cesse mes connaissances et l'amitié des peuples, avec entrain et librement. Le pionnier c'est moi. Je rends service chaque fois que je peux. A toi et toi et à toi aussi. Ce n'est pas par hasard que tu en as besoin. Je suis inébranlable comme la confiance qu'on a investi en moi, et en vous autres aussi. Il suffit que je rejette les pans de mon foulard en arrière pour obtenir la débandade de la réac.

Les douze points des pionniers reflétaient, en comparaison avec les dix commandements, une perspective descriptive. Ils projetaient devant nos yeux un futur accompli. Le pionnier est un être achevé, parfait, il se comporte comme ci, il agit comme ça, par exemple il dit toujours la vérité - le sixième point. Dans ce cas je préfère le Nouveau Testament. Rejette avec du pain, ça me va, la nourriture en guise de projectile, ça marche toujours lorsque le créateur est en manque d'idées. Alors on passe au burlesque. Mais que se passe-t-il si un pionnier dit que tous les pionniers mentent ? Car il est clair aux yeux du monde entier que Sohár ne dit pas la vérité, même s'il a un foulard et aussi un sifflet. Un chouette petit sifflet, Sohár ne le mérite même pas. Il faut voir les choses en face : le pionnier aussi n'est qu'humain. Ça passerait bien comme treizième point. Mais c'est une évidence telle qu'il n'y a pas vraiment besoin d'en faire un point. Le treizième point est un point non-dit. Tout le monde a un point faible. Moi par exemple, j'ai volé le jeu de logique dans ma chaussette. Il est vrai que je n'étais alors que petit tambour⁵, et que mes parents m'ont fait le rapporter, mais ça se voyait qu'ils étaient très fiers, car ils voyaient dans l'éclat brillant des cercles et triangles multicolores l'inassouvable soif de connaissances, quant au vol, aucun des points n'abordait le sujet, c'était compris dans le système.

J'étais vierge, mais ça ne me gênait pas. Je n'en savais rien. Le monde était noir-blanc, on pouvait le regarder dans la télé. Je me rappelle encore le prolongement du match de finale Pays-Bas/Argentine de la coupe du monde de foot, la jonction Baader-Meinhof et Sojouz-Apollo, Elvis, le king, sa mort (ça j'ai pas compris mais mon père ça l'a jeté), l'explosion de gaz de Zsana, le nuage volcanique au-dessus du Mont Sainte-Hélène, l'astronautique hongroise et le championnat de cube Rubik à Budapest. Le sport était plein de suspense en noir et blanc, durant les matches de boxe, il fallait compter les rayures de chaussettes pour suivre les événements. Je me rappelle encore combien de rayures il y avait sur la jambe de la première fille avec qui je suis sorti - la couleur des yeux, je ne sais plus, la fille m'est resté dans la tête en noir-blanc. Après mon premier baiser, mes parents ont acheté une télé couleur, et il s'est avéré que les hollandais sont orange, les italiens bleus, et même qu'il existe des diables verts et rouges; il n'y a que les allemands à rester noir-blanc, on dirait qu'ils sont punis, même leur pays était coupé en deux, je ne les enviais pas.

L'heure du bain était celle des infos. Ma mère venait de temps à autre s'assurer que j'allais bien. Mon père était installé à la salle de séjour devant la télé. Ils se devaient de connaître les détails afin de pouvoir me protéger des mensonges. Seuls les soupirs de ma mère s'entendaient depuis la salle de bain - quel ramdam je fais dans la baignoire, je vais finir par inonder tout l'appartement. J'ai plongé. Sous l'eau, une voix me dit ce qui s'était passé ce jour-là dans le monde : un glissement de terrain a enterré cent cinquante personnes au Bangladesh, une révolution a éclaté quelque part en Afrique de l'Ouest, un jardin d'enfants et un bassin olympiques ont été inaugurés, et la MTK a remporté le match contre Fradi deux à un. J'ignorais qui m'envoyait un message et pourquoi, mais il était clair qu'on avait des projets en tête pour moi, car on me dit même quel temps il ferait. Le lendemain, je distinguai plusieurs voix dans la baignoire, ce qui indiquait que j'avais à faire avec un organisme. Le mode de communication me semblait logique, je ne pouvais pour ma part pas leur répondre étant donné qu'il est impossible de parler sous l'eau, et eux ne pouvaient m'atteindre sans que mes parents ou éducateurs en sachent quelque chose que durant l'heure du bain. Je ne comprenais pas très bien pourquoi il était essentiel pour l'organisme que je sois informé des derniers exercices militaires tenus en Pologne, ou quelle paroisse de Cis-Danubie avait été promue au rang de ville, mais je savais qu'ils allaient me faire signe, et qu'il suffisait que je sois attentif. Mon existence acquit un sens plus profond sous l'eau. Lorsque ma mère, sans se douter de rien, immergea ma tête durant une séance dominicale de lavage capillaire, une mélodieuse voix féminine murmura dans mon oreille que la grêle avait détruit les récoltes. Je compris ce qu'on attendait de moi, et, franchement, mon rôle n'était pas pour me déplaire : semer la zizanie. Cela faisait longtemps que l'extinction de la lumière était suivie pour moi par des démêlées sans fin avec des sous-marins et des avions de

chasse, je me suis plus d'une fois retrouvé par terre, et je dois ma victoire finale exclusivement à ma ténacité inébranlable. A partir de ce jour-là, je m'adonnai au sabotage du développement de notre démocratie populaire avec la empressement d'une abeille. Ma cheminement était jalonné de tremblements de terre, de pannes de courant et d'explosions de gaz. Je sélectionnais les objets militaires sur la base des informations recueillies au fond de la baignoire. On inaugurait une usine ou une centrale? J'y étais et je m'activais. La COMECON trépidait derrière le rideau de fer sans se douter que c'était moi le saboteur dans la place.

En 1956, l'année du cinq-centième anniversaire de la victoire de Nádorfehérvár, Budapest est détruite par les bombardements de l'armée soviétique qui ressuscite les traditions établies en 44. La ville entière est criblée de trous, des trous sur les murs des maisons, des trous entre les maisons, les nouveaux trous se mêlent aux anciens, et la question de savoir si les trous d'une maison donnée remontent à la guerre ou à la révolution devient un sujet de conversation courante: 56 ou 44, ça ne peut pas être 44, le bâtiment est trop récent, erreur, tu ne vois pas que c'est du pur bauhaus, regarde la courbure de la terrasse. Puis la neige est tombée et a couvert les trous, et la neige fraîche s'est mêlée à l'ancienne neige, et personne ne savait plus quelle neige a couvert les trous, l'ancienne ou la nouvelle, tout le monde attendait la fonte des neiges, car le pays a été pris sous les glaces éternelles. Quarante mille grands trous et plusieurs millions de petits. Budapest est la ville des trous. C'est dans cette ville à trous que je suis né, des trous de balle sur les murs de l'hôpital, tombes trouées dans les cimetières. Une couleuvre de deux mètres s'est glissée dans la tombe de baron Hippolyte Krouchine de Schwanberg (et son épouse Adélaïde) devant mes yeux. Le baron est mort en 56, Adélaïde en 44. Lutte des classes ou marbrier ivre? Puis la pierre tombale a disparu, laissant sa place à un trou béant. Puis une nouvelle tombe a remplacé le trou. On pouvait suivre la circulation des trous à la trace. La maison où nous vivions a été construite sur le trou qui marquait la place de la maison de mon grand-père, mon père a joué dans les trous de bombe du jardin quand il était petit. Des maisons ont remplacé les trous les plus grands, les plus petits ont été transformé en dépôts d'ordures: de vieilles télévisions et autres tubes à électrons se trouvaient entassées au fond des jardins, dépotoir médiatique sur la Colline de la Liberté. Nous grimpons les murs, mettions les doigts dans les trous, et, les yeux fermés, imaginions la balle. Histoire contemporaine de Budapest en écriture Braille. Budapest n'est pas visible à l'œil nu, elle n'est que palpable, elle ne peut être vue qu'à travers ses trous. On peut lire entre ses rangées, des hiéroglyphes couvrant des murs entiers, variation épiques et poétiques, graffiti de guerre, messages érotiques sommaires, archives mises sens dessus-dessous. Aujourd'hui encore, Budapest vit de ses trous. Les nouveaux besoins de la ville créent de nouveaux trous, des vides qui s'installent en un instant, des trous qui se mesurent sur les cartes et remplacés par des immeubles de bureaux. La mafia crée de petits et grands trous à grand renfort d'explosions. L'atmosphère des trous a changé. Les minutes creuses des années quatre-vingt-dix sont comptées. A peine un trou se creuse qu'il se fait boucher. Où sont donc passé les neuf-millimètre d'antan, qui résistaient si bien au passage du temps, les imposants 23-millimètre, les 38-millimètres qui se faisaient entendre, les 85-millimètre qui secouaient les murs. Les trous des temps révolus.

Le chemin rocailleux menant à ma maturité sexuelle est marqué par la mort de dictateurs communistes. Ma première expérience sexuelle eut lieu le jour de la mort de Mao Tse Tung: une petite fille du nom de Diana m'a mordu à la maternelle. J'ai commencé à muer à la mort de Tito, et j'ai éjaculé pour la première fois à celle de Brejnev. Ils ont joué de la musique classique à la radio pendant trois jours, j'ai trouvé qu'ils en faisaient un peu trop, ils ont même donné congé dans certaines écoles. Ensuite il ne s'est plus passé grand-chose pendant longtemps, j'ai invité une fille au cinéma pour voir, mais le film était trop bon, et j'ai été pris d'une crampe à la main. Les événements se sont ensuite précipités au lycée, le premier baiser n'a été séparé de la première nuit de folie que de quelques mois. Tchernienko a aussi rendu le tablier quelques mois après Andropov. Enver les a suivis à quelques semaines près, je vous passe les détails. J'ai fait

connaissance avec le point G au moment de l'exécution de Ceausescu. Kim Ir Szen regroupa mes connaissances selon de nouvelles perspectives. Fidel...

A l'école primaire on nous a appris à écrire les lettres les unes à côté des autres. Les mots se trouvaient tous dans un livre, à la façon d'une solution, il suffisait de les lire. Le dictionnaire contenait tous les mots qui peuvent être dits. Il faisait partie du monde des adultes, mais je percevais bien qu'il leur était en quelque sorte supérieur, les dictionnaires disposent de pouvoirs surhumain. Quoi que tu dises, si ça ne figurait pas dans le dictionnaire, ça n'avait aucun sens. Sauf si c'était dans le dictionnaire.

Le dictionnaire fait suivre des mots qui ne se rencontrent jamais dans la vie réelle. Le dictionnaire est le théâtre des rencontres qui donne un statut de loi au hasard, tout comme la liste des présences dans la liste des présences. La liste des présences est aussi un dictionnaire où on te fait figurer d'après ton nom, où se trouvent inscrits tes lieu et date de naissance, le nom et la profession du père. On sait que mes parents sont ingénieurs électriques, que je suis l'enfant de parents ingénieurs électriques, et que par conséquent j'y connais quelque chose dans le domaine électrique. Il n'y avait pas d'écrivains dans la classe, on aurait pu tester la chose avec eux. L'alphabet, comme l'alignement par ordre de grandeur à la gymnastique, me paraissait invincible. Ou en tout cas extérieur au temps perceptible. C'est à qui le tour aujourd'hui? J'ai été mot dès ma naissance. Chaque mot du dictionnaire est indispensable, pris à part il ne vaut plus rien, il n'a de sens qu'en compagnie des autres, tout comme les noms de la liste des présences. C'est la solidarité des mots qui crée la langue, tout comme la solidarité qui s'installe dans une classe: personne ne sait à qui le tour un jour donné, et chaque jour commence par la lecture de la liste des présences.

L'époque où, en bons pionniers, nous nous employions à paver la route menant vers un futur meilleur sous le signe de l'internationalisme, brille exactement comme le bout de ma dernière Havanne fumée devant la disco de Csillebérc en attendant les belles camarades yougoslaves. Les belles camarades se succédaient pour les slows, le paysage étrange déliait nos langues, nous sommes entrés cette nuit-là dans la baraque n°8 par une fenêtre ouverte, et en sommes ressortis précipitamment par une fenêtre qui ne l'était pas quand Ivan a cru entendre qu'on venait nous chercher. Les vacances ont pris fin, nous nous sommes mis à correspondre avec l'étranger dans l'espoir que notre équipe "jumelle" de pionniers nous invite un jour, d'en retrouver les membres épanouies, et de danser avec elles sur la musique de BONEY M et d'ABBA. Car à l'époque le voyageur savait à quoi s'attendre, car la masse uniforme de la fraternité recouvrait la partie rose de la carte, il n'y avait qu'un parti où on puisse entrer, tout le monde habitait dans des maisons semblables, on n'avait pas peur du loup, tous étaient servis de la même façon au magasin, toutes les soupes étaient portionnées par la même louche en aluminium, tous mangeaient la même soupe, et les hamburger, les zmrzlina imprononçables, les saucisses viennoises de l'Alexander Platz, le whisky roumain et la moule en conserve albanaise se ressemblaient tous quelque part malgré leur variété. Ils comportaient tous ce quelque chose de caractéristique qui n'était pas le propre des choses, ce quelque chose d'irrésistiblement "second monde" qui formait immanquablement une boule compacte dans la bouche, peu importe les efforts de mastication fournis.

La lettre O est un cercle régulier marquant le centre de l'alphabet hongrois: chacun des points qui la forment se trouve à égale distance du centre. On peut donc considérer le centre de la lettre O comme étant le centre de la langue hongroise.

Mon professeur de russe prétendait que je ne pourrais comprendre la culture slave qu'à condition de lire *Guerre et Paix* en version originale. Lui a accompli cet exploit lors d'un aller-retour sur l'express transsibérien. Je préférerais dans ce cas Crime et châtiment, je n'en aurais que jusqu'à Moscou. Et peut-être même que je me contenterais du crime. Je rentrerais sur l'un des vols d'Aeroflot, quel beau mot. On dirait un éphémère parfum distillé à partir de gaz de combat. La langue faisait partie des opérations de leurre, il

fallait faire comme si on savait parler russe. Nú! Je regardais, hochais la tête, soupirais en russe pendant quarante-cinq minutes, exposais un volume de *Guerre et Paix* sur le bord de mon pupitre.

L'idée que l'apprentissage d'une langue pouvait être utile ne m'a jamais effleuré. Le savoir était la condition de la croissance, quelque chose qui avait un sens en lui-même, il fallait faire ses devoirs si on voulait grandir. On apprenait le russe parce que le russe est une belle langue, ce qui ne veut pas dire que le hongrois n'est pas une langue splendide. A l'époque, seuls les profs de russe parlaient russe, des femmes de la cinquantaine aux cheveux teints. Minorité ethnique aux rites tribaux. L'appel était chez elles une idée fixe, faire l'appel avant de partir en mission constituait à leurs yeux la condition de survie par excellence. Je n'ai vu de soldat russe que dans des films de guerre - ils parlaient d'ailleurs hongrois, les films étant synchronisés. Ma première rencontre avec des soldats russes en chair et en os fut lors de l'évacuation des troupes soviétiques après la chute du régime. La guerre froide prit fin - ce qui impliquait également la fin de la paix - vouloir mourir pour elle devenait donc dès lors inutile, les soviétiques vendaient le matériel au prix de leur valeur spirituelle. Mon copain voulait acheter un parachute, c'est moi qui ai fait office d'interprète.

Parachout iestj, y a-t-il des parachutes à vendre, ai-je demandé, mais j'ai pouffé de rire, avalant le "tj" final, quelle horreur le verbe être russe se transforme en l'homonyme du yes amerloque, c'est finalement pas pour des prunes que j'ai fait mes devoirs. Le yankee go home et le pachli damoï, c'est kif-kif et bourricot, l'occupation est un trait sur la carte, un accent, une liaison. Rien à voir avec les tanks, les huit classes primaires, ou la mascotte des Jeux de Moscou. Une signature dans mon carnet de notes. Le caporal a répondu en hongrois, ce sera deux vodkas, dit-il en indiquant d'un geste qu'ils sont deux. Il nous a demandé comment les choses allaient à l'école. Je me suis contenté de grommeler nú-nú, comme dans le *Silence du Don*, en guise de réponse à ce que je considérait comme une familiarité. Il nous dit qu'il a aussi un fils, Sergeï, et qu'il sait que la vie n'est pas drôle pour nous non plus, et nous demanda si un Kalachnikov, ça nous intéressait. Ou alors ce pistolet. Je n'aime pas trop les sucreries, mais c'est l'impression que doit avoir un bouffi dans une confiserie. Il nous donnerait aussi un magasin à tambour en cadeau, buvons au bon vieux temps. Le bon vieux temps quand je n'étais pas encore né, et que nos pères s'entre-tuaient à qui mieux mieux, c'est à ça que je devrais boire avec le soldat du camp adverse qui me parle dans ma langue. *Ege segedre*, fait le sous-officier, la nazdarovje dehors. *Egészségedre*, *Ege segedre*, A ta santé, a ton cul - la langue a du génie. Le Sergueï s'appelle aussi Sergueï, comme son fils, appelez-moi Seriocha - il me met la bouteille dans la main et cite Petôfi sans faute. La Hongrie est poésie, dit-il. Je lui raconte qu'un groupe de savants hongrois a identifié un squelette de femme découvert à Barguzin comme étant les restes de Sándor Petôfi. ça ne m'étonne pas, dit-il, la Russie est grande. Il n'est pas du tout envahissant, mais plutôt serviable. C'est à contre-cœur qu'il retourne là-bas, il est bien ici, il aime bien les hongrois, en particulier les femmes, il me fait un clin d'œil complice, comme si je savais de quoi il parle. Je lui rends son clin d'œil, sachant que c'est la règle quand on parle de femmes. Bon, il se fait tard, mais il nous invite à rester, toujours en hongrois. Il vaudrait mieux faire gaffe, peut-être qu'il ne parle même pas russe? Serait-ce un agent double obi-ougrien? Nous sortons à reculons en agitant les mains en signe d'adieu, nous avons passé le seuil quand il nous arrête une dernière fois, que dirions-nous de quelques grenades?

1 En hongrois, la fenêtre, le hublot se disent "ablak", et la girafe s'épelle "zsiráf". Parole de pionnier.

2 L'une des collines de Buda (NdT)

3 nom de la plaine hongroise

4 Tableau panoramique exposé aujourd'hui à Opusztaszer et représentant l'arrivée des magyars dans la plaine hongroise

5 "degré inférieur" du pionnier. Les enfants des classes préparatoires étaient petits tambours, et devenaient pionniers en troisième primaire.

6 Le nom de Belgrade à l'époque (1456) où elle était encore une forteresse hongroise dressée contre les turcs.

traduction par Kinga Dornacher

© Péter Zilahy | <http://www.zilahy.net>